

ANDRÉ FOUGERON

LE PAYS DES MINES



Présentation d'André STIL

Préface d'Auguste LECŒUR



Edité par la Fédération Régionale
des Mineurs du Nord et du Pas-de-Calais
32, rue Casimir-Beugnet, LENS (P.-de-C.)

ANDRÉ FOUGERON

LE PAYS DES MINES

Présentation d'André STIL

Préface d'Auguste LECŒUR

Édité par la Fédération Régionale
des Mineurs du Nord et du Pas-de-Calais

PRÉFACE

par Auguste LECOEUR

QUAND la Fédération régionale des Mineurs du Nord et du Pas-de-Calais demanda à André Fougeron de faire une série de tableaux sur Le Pays des Mines, aucune indication, en dehors de l'idée générale ne lui fut donnée.

André Fougeron est donc venu planter son chevalet au cœur du bassin minier, en ce lieu qui n'a jamais eu la réputation d'attirer les peintres.

En tout cas, cette région n'a jamais été choisie par ceux qui nient au sujet la source essentielle d'inspiration.

André Fougeron est ce peintre que Les Parisiennes au Marché et L'Hommage à Houllier ont révélé dans la lutte pour un nouveau réalisme, comme l'un des chercheurs parmi les plus audacieux.

Le Pays des Mines va plus loin encore que les deux toiles précitées. Un simple coup d'œil sur Les Juges (planche n° 11) et sur Défense Nationale (planche n° 14) suffit à le prouver.

André Fougeron va heurter plus encore les formalistes indécrottables qu'il ramène durement sur terre, au milieu de leurs contemporains ; mieux, au milieu d'une catégorie de Français travailleurs parmi les plus courageux, les plus méritants, qui sont justement ceux qui sont parmi les plus honteusement exploités.

Allez essayer de faire comprendre une telle grandeur à ceux des critiques, tel M. Jean Texier, « critique d'art » du Populaire, qui, avant que ne s'ouvre l'Exposition sur Le Pays des Mines, l'a violemment prise à parti dans deux articles de son journal.

André Fougeron serait-il Michel-Ange et Rembrandt à la fois que M. Jean Texier aurait la même opinion, parce que Défense Nationale est la condamnation de sa politique, qui est celle de son journal ; l'un et l'autre sont du côté des C.R.S. contre les mineurs, c'est pourquoi Le Pays des Mines leur sera intolérable.



André Fougeron s'est mêlé aux mineurs, il est descendu au fond pour les voir travailler, il est allé dans les corons, dans les réunions ; c'est seulement après trois ou quatre mois d'études qu'il a entrepris sa première toile.

Pour comprendre Défense Nationale (planche n° 14), il faut avoir vu Les Juges (planche n° 11), Le Pensionné (planche n° 6) ou Terres Cruelles (planche n° 12), après les avoir vus, un homme de cœur impartial ne peut pas ne pas être du côté des mineurs, qui défendent leur vie et le pain de leurs enfants.

Il est bien évident que des critiques honnêtes seront déroutés.

A-t-on déjà peint des choses semblables avec un tel contenu ? Jamais.

Parce que le caractère et le contenu de la lutte des mineurs qu'exprime Défense Nationale n'avaient jamais été atteints...

Et Les Juges ?

Quel acte d'accusation contre le Gouvernement patron qui, selon l'expression de M. Lacoste, produit du charbon « au plus bas prix » en supprimant les dépenses nécessaires à l'entretien et à la sécurité, c'est-à-dire au prix du sang et des mutilations des travailleurs de la mine.

De telles choses ne peuvent pas se juger à la commune mesure.

Les critiques, pour être impartiaux, doivent d'abord se rendre à cette évidence que l'effort de l'artiste a été d'exprimer une réalité sociale, avec des moyens et un contenu que le pinceau et le coloris seuls ne peuvent traduire.

Les critiques bourgeois ne vont pas se trouver devant les tableaux que leurs cœurs désirent. Ni devant des hiéroglyphes que chacun peut interpréter selon son goût et sans que cela soit en contradiction avec le goût de leurs collègues qui auront une opinion toute autre.

Ils vont se trouver devant des toiles qui ne peuvent être soumises à des interprétations différentes, encore moins fantaisistes.



C'est un fait qu'il n'est pas possible d'apprécier une toile comme *Le Pensionné* de la même façon que l'on apprécie un nu ou une pastorale galante.

Mieux, les populations minières, partant d'une optique et de sentiments plus en rapport avec le sujet et son contenu, apporteront dans leur jugement des nuances qui échapperont aux populations d'autres régions.

La raison en est que le choc émotionnel d'une œuvre d'art ne peut pas être occasionné par la forme seulement, mais simultanément par le fond et la forme.

Par exemple, *Le Pensionné* pèse quarante-cinq à cinquante kilos, il est asthmatique, il passe ses jours à croupeton au coin de son feu — ce sont ses rentes. Il n'est pas une exception, des milliers et des milliers de pensionnés et de silicosés sont dans le même cas ; Fougéron a puissamment reproduit cette détresse.

Nous qui connaissons le sujet, nous sommes profondément émus par cette toile, nous la trouvons belle, magnifiquement vraie.

Un critique, fut-il le plus impartial, mais ignorant tout du sujet, s'il ne fait effort pour comprendre le peintre, son sujet et le contenu qu'il lui a donné, ne pourra qu'apprécier unilatéralement et, volontairement ou non, il séparera le fond de la forme, simplement parce qu'il sera resté insensible à une des qualités maîtresses du tableau.

C'est une preuve supplémentaire qu'il n'existe pas de cloison étanche entre le fond et la forme. Au contraire, il existe une unité dialectique de ces deux choses qui, ensemble et ensemble seulement, constituent la valeur d'une œuvre d'art.

Nier cela, c'est admettre cette conception fausse et antimarxiste que dans une œuvre d'art seul le sujet et son contenu peuvent être soumis à changement, pendant que la forme, elle, serait une donnée définitivement figée ou indépendante du sujet et du contenu.



Notre opinion sur Le Pays des Mines, c'est que depuis Les Parisiennes au Marché et, par rapport à cette toile, Fougeron est en net progrès.

Il y a beaucoup plus de vie dans ses tableaux, la composition elle-même est plus accessible, les toiles parlent toutes seules.

Que Fougeron continue à travailler en perfectionnant encore ses moyens qui sont très grands. Il a le don de la peinture, autrement l'ouvrier métallurgiste qu'il fut ne serait pas devenu le peintre qu'il est. Il peut donc, s'il le veut, acquérir plus encore dans le domaine de la technique.

Pour travailler à son Pays des Mines, André Fougeron a eu l'appui sans réserve de la corporation minière, parce que la classe ouvrière ne ménage pas son appui à ceux des artistes ou intellectuels qui la comprennent et se battent sur ses positions idéologiques et politiques.

Ce que viennent de faire les mineurs avec Fougeron ne sera pas sans lendemain.

D'aucuns pensent peut-être que Fougeron va trop loin ou trop vite.

Ce n'est pas notre opinion. C'est pourquoi André Stil a raison d'intituler sa présentation qui va suivre :

AVANCE, FOUGERON...

AVANCE, FOUGERON...

par André STIL

LE temps n'est plus où on pouvait compter sur les doigts d'une main les peintres, comme Boris Taslitzky et Amblard, qui opposaient la recherche d'un véritable réalisme aux entreprises de démolition de la peinture inspirée du cubisme... Les Salons d'Automne, cette exposition de la rue J.-P.-Timbaud que Jean Marcenac a si bien appelée « le salon de notre printemps », et quelques autres, ont montré que le nouveau réalisme compte aujourd'hui des dizaines de combattants de talent dont l'exemple fait rapidement tache d'huile, au point qu'à nouveau tout l'art français s'oriente vers la reconquête de la réalité. L'ensemble des œuvres qui marquent ce progrès et les réactions du public et de la critique, l'ancienne et la nouvelle, à leur égard donnent à chaque peintre une richesse d'expérience qu'il ne pourrait attendre d'un effort solitaire. Chacun, ainsi, peut avancer beaucoup plus vite. Pour chacun, chaque pas tend à devenir une rupture, un véritable bond en avant. Tout ce qu'apporte de nouveau dans l'œuvre de Fougeron ce riche ensemble de tableaux et d'esquisses sur le pays des mines en est un exemple.

C'est en explorateur que Fougeron a travaillé. Il fallait une singulière audace, une singulière confiance plutôt dans la fécondité du

nouveau réalisme, pour s'en aller pendant six mois planter son chevalet au milieu de ceux des puits, dans ce pays gris qu'ont aimé si peu de peintres, à peine défriché. Celui qui est préoccupé uniquement de formes, de lignes et de couleurs, qui poursuit la « beauté » dont on a l'habitude, c'est évidemment le dernier endroit où il aurait l'envie de la chercher. On ne chasse pas les papillons sur les terrils. Mais penser d'abord aux hommes, là où se sont posés les plus grands problèmes, où leur vie, leurs luttes ont atteint des sommets, où ils ont découvert, vécu, créé tant de choses qui n'étaient apparues nulle part ailleurs auparavant, où des millions de gens ont vu à plusieurs reprises, comme par une obstination de l'histoire, s'ouvrir la plus large fenêtre sur le ciel plus ou moins tourmenté de l'avenir, penser d'abord à ces hommes et se dire : là où ils ont su ouvrir cette fenêtre, il y a une lumière à fixer pour moi, peintre, c'est à moi qu'il appartient, même si d'autres ne la voient pas, de trouver et de montrer quel reflet elle donne au moindre objet, quel sens nouveau elle donne aux formes les plus banales, comment elle fouette les couleurs les plus ternes, c'est une démarche toute nouvelle pour le peintre. Et cela, sentir dans ce pays réputé sans soleil que toutes choses sont soumises à cet autre éclairage plus éblouissant que le soleil du Midi, sentir qu'à notre époque les lignes à 45 % qu'on fait tracer aux enfants dans les écoles ne suffisent plus pour repartir conformément à la réalité les lumières et les ombres sur les choses et sur les hommes, sur les paysages et les visages, c'est un pouvoir nouveau que les artistes n'ont pas acquis ou reconquis tout seuls. Aujourd'hui, cela ne leur vient pas autrement qu'à l'ouvrier la conscience du militant révolutionnaire. En général, c'est le fait de ces époques où un nombre chaque jour plus grand d'hommes et de femmes sont habités par cette lumière intérieure sous laquelle se transforme le monde. Ainsi aujourd'hui, entre autres, les mineurs. Ainsi aussi, entre autres peintres, Fougeron. Et voici qu'à fouiller à pleines mains, à chercher les gaillettes parmi les cailloux et la poussière, on s'aperçoit que les terrils ont aussi leurs papillons.

On voit d'abord qu'il y a fort loin de cette démarche à celle du peintre qui choisit une région comme source d'un pittoresque plus ou moins nouveau. L'essentiel ici, c'est d'être là où l'histoire vient de poser le pied. Que les combats des mineurs, aussi bien ceux de 1941 que ceux du lendemain de la Libération, ceux de 1947 comme ceux de 1948 soient des combats d'avant-garde, l'artiste est maintenant

convaincu que cela comporte pour lui des enseignements et des devoirs, exactement comme pour tous les autres combattants de la cause du progrès qu'il a choisie. Avec l'aide du Parti Communiste, en particulier par les leçons de Maurice Thorez et les conseils de Laurent Casanova, il a appris que l'avenir et le progrès de son art comme de tout autre chose sont en question à notre époque plus que jamais dans les grandes luttes de la classe ouvrière, désormais inséparable de la nation tout entière. Vers là où ces luttes atteignent leur point culminant, c'est à la fois comme artiste et comme militant, qu'il se sent appelé. Il y trouve en effet à l'état le plus pur, le plus avancé, la matière humaine qu'il remue, comme l'écrivain, à la façon des laveurs d'or, dans le courant des luttes ouvrières et nationales.

Il sait ainsi que ce progrès de son art ne dépend pas que de lui, que les conditions en sont créées par une force qui le dépasse, celle des masses en mouvement, et que, quelle que soit sa volonté de s'y mêler, d'y participer, les conditions de sa vie, de son travail d'artiste ne lui permettent pas d'être, comme les mineurs par exemple, à la pointe vivante, la plus créatrice, de ce mouvement. Pour cette raison le nouveau qu'il veut fixer souvent le dépasse. Il en a conscience. Il a conscience aussi que ceux qui portent en eux ces valeurs nouvelles, s'ils n'ont aucun moyen de les rendre en tant que peintres par exemple, n'en sont pas moins mieux placés que lui, le plus souvent, pour juger la façon dont lui-même les aura rendues. Et sans qu'il soit question pour lui de ne peindre que *pour* les mineurs, ce qui n'aurait pas de sens, il sait que son œuvre ne sera valable auprès de tous que dans la mesure où les mineurs la reconnaîtront. De là naît pour l'artiste ce sentiment de la responsabilité devant le peuple, qu'il éprouve non seulement lors du choix de ses sujets mais à chaque acte de son œuvre, qui participe non seulement de son souci du fond, mais aussi de la forme de son œuvre. Ainsi, s'il manquait au coin de l'œil de ce mineur fatigué, noir de charbon, frappé peut-être par la répression, cette infime tache claire, ce point, cette tête d'épingle de la confiance, de la certitude de l'avenir, les mineurs trempés dans la lutte penseraient : « Tu n'as pas bien fait *ton travail de peintre* ». Le fait qu'ils « n'y connaissent rien en peinture », comme on dit et comme ils sont les premiers à dire, ne peut empêcher l'artiste de s'aider de ces jugements d'une autre compétence. Or dans le sujet auquel s'est attaqué Fougeron, on devine que c'est par millions qu'il a rencontré sur son chemin ces

têtes d'épingles que d'autres yeux peuvent voir mieux que les siens. C'est à cela sans doute qu'il pensait lorsqu'il écrivait :

« Tenons compte du retard de notre conscience pour apprécier à sa vraie valeur le niveau idéologique atteint par la classe ouvrière et à partir duquel se justifie son rôle de guide avancé. Pénétrons-nous profondément de la richesse du contenu des valeurs de renouvellement qu'elle nous offre » (1).

Modestie, fidélité, scrupule, prudence, on cherche sans oser choisir, les mots qui caractériseraient le mieux la démarche de l'artiste devant de tels sujets. Et cela me semble répondre d'avance à nombre de critiques qui pourraient être faites de ce côté ou d'un autre, à la courageuse tentative de Fougeron. S'il est vrai par exemple que l'ensemble ici présenté tient plus du reportage que du roman, est encore plus près de l'étude que de la création, cela tient sans doute à ce que nous ne sommes pas encore armés pour dominer une si haute matière. Cela est aussi vrai pour la peinture que pour la littérature.

Mais le meilleur moyen de progresser dans ce sens, c'est pourtant cela. L'ère du dilettantisme en art comme ailleurs est achevée. S'isoler dans son laboratoire sous prétexte de prendre du recul, voire pour consacrer à la technique tout le temps et tout le soin qu'elle mérite, n'est pas le moyen de découvrir, de bien prendre en main cette matière neuve. Il faut aller saisir la réalité nouvelle là où elle est, à bras le corps, comme Fougeron l'a fait. On ne peut la posséder, faire chair avec elle, pour peut-être demain mieux créer vraiment à partir d'elle avec suffisamment de recul, qu'en commençant d'abord par l'étudier le nez dessus, le nez sur chaque objet, sur le moindre objet. C'est sans doute pourquoi Fougeron s'est senti attiré à peindre ces choses communes, ces objets quotidiens, les outils, le flacon vide de son café froid, le briquet, le journal qui les enveloppe, la lampe, la barette, simplement, sans commentaire, sinon que le seul fait de les peindre leur redonne leur sens oublié.

À celui qui serre les choses de si près, cœur et talent débouchant à zéro, un terril, un mort, des yeux, ou cette façon que le ciel a de

(1) *Arts de France*, n^{os} 27-28. Le peintre à son créneau. — Critique et auto-critique, par André FOUGERON.

dire lui aussi son mot en politique, à celui qui se donne à cette étude patiente et passionnée, avec cette fidélité enthousiaste à rendre tous ces visages et toutes ces choses qui regardent en avant, à celui-là, les masses en mouvement donnent des moyens à la mesure, à l'image des leurs. C'est une moisson de géant que Fougeron nous livre à pleines brassées.

Certes on devine aisément que cela ne va pas sans contrepartie. Qui porte tant de fleurs en laisse parfois tomber et marche dessus. Ainsi fouillé le sujet paraît inépuisable, il semble qu'on n'en vienne jamais à bout de la simple étude. Et qui ne trouverait naturelle dans ce cas la tendance de l'artiste à accumuler ses découvertes, à penser plus à amasser sans cesse ses richesses qu'à les disposer en petits paquets bien comptés, voire à en regarder les pièces une à une pour déceler celles qui pourraient être fausses ? Cela, qu'il serait absurde d'abaisser à une simple préférence de la quantité sur la qualité, comporte évidemment pour l'artiste, qu'il le veuille ou non, surtout quand s'y ajoute la volonté de donner à ces choses des dimensions dignes d'elles, un souci moindre de certains problèmes propres à son art. Le maintien dans ces tableaux, voire l'aggravation dans quelques-uns, de certaines imperfections chez Fougeron dont il a lui-même conscience et dont la critique a été faite par exemple à propos de l'« Assassinat de Houllier » ou du « Matin du Premier Mai », c'est là qu'il faut en chercher la principale origine. En faire la critique dans l'abstrait sans tenir compte que ce nouveau pas en avant du peintre s'est fait surtout dans une autre direction, n'aiderait personne. Avec « Les Parisiennes au marché », la rupture avec l'ancien, si elle se faisait dans tous les sens, portait pourtant surtout sur la façon de peindre. Cela fut et reste, on ne peut l'oublier, la victoire essentielle de Fougeron. Aujourd'hui c'est surtout en profondeur qu'il progresse rapidement, dans un effort passionné, gigantesque, pour fixer le contenu le plus nouveau de notre époque.

C'était déjà vrai pour « L'assassinat de Houllier ». Et Fougeron lui-même s'en est ainsi expliqué :

« Montrer l'indignation populaire ! Montrer qu'on ne peut plus toucher impunément aux communistes ! Montrer le sens de leur dévouement à la cause sacrée de la patrie (que ceux qui nous payent si mal tentent de vendre à

l'encan !) Montrer tout, oui, absolument tout : le peuple, les femmes, les familles, la tristesse devant le crime impuni, mais aussi les raisons de nos certitudes, cela dépasserait mes moyens ? Peut-être. Et les vôtres ? Cette toile serait-elle la plus mauvaise qui se puisse concevoir, sans vous demander votre jauge je répéterai que c'était cette toile qu'il fallait entreprendre, vaille que vaille, et non une autre. Et si encore cette toile devait céder rapidement la place à d'autres œuvres, mais dans le même sens qu'elle, et que la faiblesse de mes moyens ne m'autoriserait pas à signer, tant mieux pour la peinture ! C'est d'elle qu'il s'agit et non de moi » (1).

Mais c'est bien encore plus vrai aujourd'hui, où Fougeron trouve encore bien plus à « montrer », lorsqu'il descend au fond de la mine, au fond de la vie et des luttes de cette avant-garde de la classe ouvrière. Et qui oserait lui reprocher de se lancer à corps perdu à l'assaut de tant de sujets nouveaux, sans se poser en premier lieu la question des *moyens* ?

Qu'il y ait aujourd'hui deux grandes lignes de progrès de notre peinture, qui, pour se recouper en maints endroits ne parviennent pas encore à se fondre intimement, est un fait. Très simplement, il y a d'une part cette recherche surtout de ce *qu'il y a* à faire, et d'autre part, cette recherche surtout de *comment* le faire. Et même si l'on peut penser que la seconde est aujourd'hui la plus nécessaire pour l'ensemble de nos peintres, il faudrait être aveugle pour ne pas voir, surtout après l'éclatante démonstration que représente cette exposition de Fougeron, tout ce que peut apporter aussi la première, à ce *niveau du talent*, comme élargissement, comme enrichissement de la peinture.

Car, à l'issue de la grande tentative de Fougeron, le positif dépasse de fort loin tout ce que pouvait espérer au départ même quelqu'un qui connaît bien la mine et les mineurs. C'est l'essentiel. Si l'on peut trouver dans les coins des choses qui tournent en rond, ou même semblent reculer, il n'en est pas autrement que sur les bords des grands courants, et de ceux-là seuls.



(1) *Arts de France*, n°s 27-28. Le peintre à son créneau. — Critique et auto-critique, par André FOUGERON.

Il faut réfléchir d'abord à cette véritable fécondation de l'artiste par les masses dont ces quarante tableaux sont le témoignage le plus fort sans doute que la peinture ait jusqu'ici donné. Pour comprendre ce que ce témoignage a d'impressionnant il faut avoir vu travailler Fougeron, avec ce respect de son art qui est peut-être l'essentielle parmi les qualités que l'artiste retrouve au contact du peuple qui travaille. Il faut savoir qu'à côté de ces quarante berlines de vrai charbon qu'il nous livre, on pourrait faire un véritable terrier des « déchets », croquis, études, esquisses qu'il ne montre pas, et où pourtant les amateurs trouveraient beaucoup à grapper. Ce souci du fini, du travail bien fait est inséparable chez l'artiste de ce sentiment nouveau de la responsabilité devant le peuple et plus seulement devant une coterie de « connaisseurs ». Ce n'est qu'en apparence un paradoxe que l'isolement de l'art au sein d'un petit cercle de spécialistes, de techniciens, ait abouti à notre époque au mépris de la technique et des problèmes spéciaux à l'art. Suggérer d'un trait distrait quelque forme réelle ou imaginaire, ce qui est devenu le fin du fin pour tant d'artistes, ne convient plus à ceux qui pour être fidèles à l'histoire, veulent comme elle ne rien laisser au hasard... Il faut laisser se déshonorer à sourire de cet effort sévère, minutieux, ceux qui rabaisent l'émotion artistique au mystère à bon marché de l'inachevé, au « dépaysement » devant le baroque, les couleurs fausses, les coups de pinceaux du hasard. Des peintres ont compris que doit valoir aussi pour eux, d'une façon qui leur est propre, la remarque de Jdanov sur les militants qui savent unir le travail pratique le plus sévère aux perspectives les plus vastes. Et, même sur le terrain des autres, mystère pour mystère, dépaysement pour dépaysement, l'artiste qui cherche auprès des masses à rendre la réalité nouvelle trouve devant lui le plus grand mystère qui soit, celui de ces valeurs avancées, toutes neuves, jamais encore atteintes qui affleurent, selon l'expression si utile de Laurent Casanova, du mouvement même des masses, ce mystère d'un genre nouveau qui est un des foyers ardents du romantisme révolutionnaire. En prenant conscience de sa véritable mission, l'artiste retrouve la flamme, le souffle qui lui permettent de mener à bien l'œuvre longue, grande, difficile.

Il faut réfléchir ensuite au fait que cet effort en profondeur de Fougeron vers ce qui lui a paru la plus haute matière politique, loin d'aboutir à un dessèchement, à une politisation abstraite, artificielle de

son œuvre, la place au contraire dans le tout premier rang pour quelques-unes des plus grandes reconquêtes dont rêve et doit rêver notre peinture : le portrait, les paysages, ces sujets « non politiques » qui portent aussi leur charge d'avenir.

Tout, dans cet ensemble, tourne autour de visages d'une extraordinaire vérité. Ils sont si vrais qu'une expérience mérite d'être tentée. Regardez-les dans les yeux. Il s'agit de bien autre chose que de tableaux ! Tout le monde ne pourra pas soutenir leur regard. Et en même temps, à la lumière de ces regards, posez-vous quelques questions sur les problèmes que vous voudrez, même sur ceux de la peinture si ça vous chante, ou sur vous-même, pourquoi pas ? Vous verrez que bien des choses prendront pour vous d'autres traits. Ces visages veulent dire quelque chose. C'est peut-être pour cela qu'ils vous regardent tous si inhabituellement en face. Montrer justement les hommes et les femmes qui *transforment* le monde, montrer le reflet dans leurs yeux de ce qui se transforme, ce qui ne va pas sans lutte, c'est bien autre chose que le jeu pictural qui consiste à mettre le monde en pièces et en morceaux, à l'interpréter, à le *déformer*, selon un point de vue plus ou moins progressiste. Le portrait, c'est un des sommets du réalisme socialiste. Et Fougéron excelle à rendre comment rien de la vie d'aujourd'hui, rien qui touche le cœur ou la raison, n'échappe à ces miroirs transparents que sont les visages, ceux surtout que met en valeur la lumière noire de la lutte.

Pour le paysage, le progrès est encore plus sensible. C'est que nulle part ailleurs peut-être que dans ce pays de mines, un peintre ne pouvait mieux comprendre que le paysage, c'est aussi de la peinture d'histoire. On comprend pourquoi. Ici, la terre elle-même est imbibée de politique. La terre elle-même parle. Vous ne trouverez pas un horizon qui ne porte la marque physique de la peine et de la lutte des hommes, pas un horizon surtout qui ne porte la marque inoubliable du travail et de la guerre. Le travail, c'est jusque sur les cartes géographiques qu'il laisse, chaque jour un peu plus, son empreinte : taches bleues des étangs d'effondrement, hachures des marécages, bistre des anciens terrils couverts d'herbes et d'arbustes au point de faire oublier

DESSIN POUR « TERRES CRUELLES »

... à côté de ces 40 berlines de vrai charbon qu'il nous livre, on pourrait faire un véritable terril de « déchets », croquis, études, esquisses qu'il ne montre pas, et où pourtant les amateurs trouveraient beaucoup à grapiller... (page 15).



leurs origines, vert des grandes plaines que les affaissements inclinent de plus en plus comme un vertige vers ce qui fut autrefois le cœur d'une fosse. Le sol changé appelle lui-même un nouveau climat et de nouvelles formes de la vie végétale et animale. Il ne s'agit pas seulement, comme ailleurs, de fumées transformant un moment le ciel, d'éléments neufs ajoutés à un paysage inchangé qui les assimile plus ou moins, mais les forces humaines et les forces de la nature sont si profondément mêlées que les transformations géantes qui résultent du travail souterrain des hommes prennent infailliblement tous les caractères d'accidents naturels, imprévus, irrésistibles, surhumains. Ce qui se passe en Union Soviétique où l'homme, sachant où il va, remue les montagnes pour transformer les déserts immenses en terres fertiles, trouve ici un lamentable pendant, la terre bougeant au petit bonheur, hors de tout contrôle, parce qu'ici l'homme n'est même pas son propre maître...

Et la guerre. Le sol d'ici est comme un lit de torrent un moment à sec qu'aux mauvaises saisons elle emprunte comme naturellement. Il faudrait aussi vraiment chercher pour découvrir un paysage qui n'accuse pas. Partout continue à veiller l'armée froide des monuments aux morts, partout les bataillons blancs des cimetières militaires continuent à s'accrocher aux pentes. Ça et là les tranchées de « l'autre » sont encore à vif. Il n'est pas de village où ne vous accrochent les ronces de ruines vieilles de quarante ans, au milieu d'autres plus jeunes, qui heureusement n'ont pas le même avenir devant elles. Les maisons écrasées comme des dents creuses ; les trous d'obus devenus des coins fleuris où jouent les enfants, où des saules ont osé pousser ; les vieilles caves pleines d'eau, providence des pêcheurs de grenouilles ; les milliers de lieux dits, de sobriquets, qui ressemblent aussi à des ruines de guerre, le kaiser, le moblot, le caporal ; ces bois où l'on ne cueille jamais le muguet sans écraser les souvenirs rouillés des combats ou des dépôts de munitions ; ou ces sans-logis qui vivent dans des fortins et à qui l'on a dit que ça ne pouvait être que provisoire ; ou brusquement, au pied d'un pont, la plaque d'un Debarge, maculée par ses assassins d'aujourd'hui ; pour éviter tout cela et peindre ici un paysage qui ne signifie rien, qui n'ait pas de contenu, il faut vraiment un gros effort.

Et c'est précisément en allant ainsi vers les choses les plus « politiques », et non en cherchant à s'en évader, que le peintre retrouve une

juste conscience de son droit à tous les sujets. Ces plans de belle eau, cette nature qui dégage une si forte odeur d'homme, fut-elle çà et là déserte, ce ciel même que fabriquent les usines, ces fleurs arrosées par la guerre, ces enfants qui jouent, ces pêcheurs de grenouilles, peints d'une façon réaliste, témoignent autant contre la guerre et contre le mal qu'un mot d'ordre écrit sur un mur ou l'image d'un drapeau. Peintres de la nature, si vous lui êtes fidèles, si vous la laissez dire ce qu'elle a à dire, il n'est pas besoin de la forcer pour cela, vous êtes évidemment des nôtres. Les fleurs, les fruits, les oiseaux aussi sont dans notre camp. Cette ducasse de couleur des deux coqs dans la grisaille du pays noir, par exemple, ces pigeons blancs, et ce mineur plein de ciel bleu, qui prend de la hauteur dans cette pureté éblouie de ceux qui fixent le ciel, ils accusent aussi en référence aux tableaux voisins ; ce bleu de chaux met le noir en valeur dans cet ensemble qu'il faut regarder comme une œuvre unique qu'on trahirait en la jugeant pièce à pièce.

Pour toutes ces raisons, il est à souhaiter que les critiques fassent preuve d'autant de scrupule que Fougeron à manier cette matière nouvelle et si riche, qu'ils ne jugent pas à la légère un effort qui impose le respect, par lequel le peintre lui-même s'est dépassé, car Fougeron lui-même aurait déclaré au-dessus de ses forces l'œuvre qu'il nous présente aujourd'hui si, avant son expérience, on la lui avait proposée. Une critique qui veut aider ne peut prétendre montrer le chemin à qui y a passé avant elle, et parfois même l'a creusé. On peut distinguer au premier clignement d'yeux un noir d'ivoire d'un noir de vigne mais prendre un caillou pour une gaillette. Dans ce cas (ce n'est évidemment qu'une façon de parler), on n'est disons qu'à moitié armé pour aider le peintre, on risque de reprocher à Fougeron le meilleur, et d'exalter ce qui le mérite moins.

Le critique aussi peut ne pas voir quelques têtes d'épingles décisives. Dans ce monde gonflé de sens, il arrive qu'un détail, une nuance, que Fougeron a pu saisir et rendre prennent une très grande portée ; le moindre signe signifie au maximum. Ainsi ces simples traits qui barrent les coins des carreaux de ciment chez le pensionné ou cette simple ligne noire qui fend le mur dans le tableau de l'accident, et qui disent à eux seuls autant que des tableaux entiers, au pays où la terre tremble chaque jour. Et quand on parle de têtes d'épingles, ce n'est évidemment qu'au figuré. Elles prennent parfois des proportions gigantesques. Il

se trouvera sans doute des critiques pour ne pas voir les qualités du plus grand de ces tableaux, « Défense nationale ». Mais qui connaît comme Fougerson les mineurs, leur vie, leur lutte, sait que ce tableau, serait-il le plus difficile de tous, était le plus nécessaire. Il est le plus difficile justement parce que le plus nécessaire. Ce que les mineurs regardaient, au moment où peignait Fougerson, comme la plus haute étape de leur combat, il n'avait pas le droit de l'esquiver. S'il l'eut fait, il eut manqué quelque chose d'essentiel, non seulement à l'ensemble, mais à chacun de ces tableaux. Car la lumière brutale de ces dures batailles des mineurs éclaire autrement que le jour vide des salles d'exposition, aussi bien le coulonneux que la petite fille, aussi bien le pensionné que les coqueux ou les paysages ! Et qui s'étonnera que la réalité fasse sortir l'art de ses gonds ? Qui reprochera au peintre l'audace de s'attaquer à une matière si haute qu'on ne puisse lui être fidèle sans « excès » ? Notre premier mouvement, devant les gueules des C.R.S. est peut-être le « oh shocking ! » des vieilles Anglaises, mais ceux qui se sont battus contre eux, ont reçu et rendu leurs coups, pensent que dans la réalité ils étaient encore autrement « choquants ». De même l'horreur des « juges » peut nous sembler insupportable, ce tableau ne sera jamais assez laid pour dire en cinq figures les centaines de milliers d'atroces blessures, de vies brisées, de cœurs broyés ; ses couleurs ne grinceront jamais assez les unes contre les autres pour nous faire dire « assez ! », puis « ai-je fait assez, moi, contre ça ? ».

Tant de grandeur inquiète, surprend, heurte nos habitudes, fussent-elles prises aux meilleures écoles. Et après ? Cette école-ci est la meilleure de toutes, celle des masses.

Jamais peinture n'a refusé à ce point de se laisser enfermer dans l'étroitesse d'une critique de « spécialistes ». Comment par exemple juger scrupuleusement le moindre de ces tableaux, sans tenir compte de tout ce qui fut, par exemple dans les dix dernières années, la vie et la lutte des hommes qu'on nous montre ?

●

AVRIL-MAI 1941. La première grande action de masse contre l'occupant ; la courageuse grève des 120.000 mineurs du Nord et du Pas-de-Calais. Au fond de l'impressionnant mémorial de la citadelle d'Arras, au fond de ce terrible fossé où le sang de deux cent quatorze héros s'est figé en autant de plaques du même marbre blanc,



ETUDE POUR « TERRES CRUELLES »

... le danger de ce travail à des centaines de mètres sous le sol, sous la pesée sans relâche de dizaines de milliers de mètres cubes de pierres et de terre, sous la menace constante du terrible grisou et du « coup de poussière » (page 28).

on trouve parmi elles celles de cent trente-sept mineurs et, par exemple, celle de Lefebvre, Delfly, Delattre, arrêtés à la suite de cette grève avec Debarge qui réussit à s'évader. Qu'ils méprisent de tels morts, ceux qui prétendent que la classe ouvrière et son Parti communiste n'engageront la lutte contre l'occupant qu'après le 22 juin 1941, cela les juge. Ainsi commençait dans le bassin minier le grand combat où devaient tomber tant de héros qui sont la fierté de notre peuple, en premier lieu le mineur Charles Debarge. Ce grand combat qui se

poursuivit jusqu'à la libération sous les formes les plus diverses, depuis la lutte armée et les actions de sabotage jusqu'à la bataille contre la production qui fit tomber le rendement individuel de 1.136 kg. en 1938 à 900 kg. en 1943 et à 600 kg. en août 1944.

Ce n'est pas par hasard que les mineurs y étaient entrés parmi les tout premiers. Au début de ce « journal » qu'il tiendra jusqu'à la veille de sa mort, Charles Debarge écrit : *« Pour commencer ces mémoires, je vais être forcé de reprendre quelques années avant, les principaux événements »*, et s'il ajoute, avec cette modestie de ceux qui visent toujours plus haut, *« mais je serai aussi bref que possible »*, on sent bien qu'il s'étendrait volontiers autant sur cette avant-guerre que sur le récit de ses actions contre l'occupant. Car pour lui, pour tous les mineurs, il ne s'agit là que de deux aspects d'un même combat. La lutte des mineurs pour leur pain, contre Munich et la trahison, contre la répression des Daladier et Sérol, c'était déjà le combat pour une France libre, pour une France nouvelle qui commençait.

Et pour l'artiste qui cherche l'homme, quelle richesse nouvelle dans ces combattants des tout premiers rangs. Et quelles leçons dans ces mémoires de Debarge ou dans ces dernières lettres des fusillés d'Arras. L'écrivain le plus doué, le plus habile, ne touchera jamais aussi profond que ces mineurs ou leurs frères de combat dont certains savaient à peine tenir une plume :

Alexandre Bove :

« Chers parents, je vous recommande ma fille, mon trésor, faites-lui tous le plus grand bien à cette pauvre enfant qui, comme moi, va être élevée sans père. Parlez-lui souvent de son père. Dites-lui ce qu'il fut, je vous renvoie tout ce que je possède afin que vous ayez le plus possible de souvenirs. Pour ce qui est de la vie, je ne regrette pas trop de la quitter, je n'ai eu ici bas que de très courts instants de bonheur ; si j'avais survécu à cette tourmente, je crois quand même que j'aurais eu plus de bonheur, que l'esprit de compréhension aurait fait le bonheur de tous chez nous, mais ce suprême espoir n'est plus maintenant, aussi je vous demande à tous qui restez sur cette terre, de la bonne volonté sur ce sujet. Maintenant, femme, comme tu disais, c'est dur de partir en laissant sa place à un autre.

*Ecoute-moi bien, notre gosse n'a que sept ans ; aussi je te demanderai qu'elle soit un un peu plus vieille pour te remari-
er. Je comprends très bien que toi-même, tu n'as que trente
ans, tu ne peux rester éternellement comme cela, mais le
plus tard possible, afin que notre gosse prenne de l'âge.*

*« Je dois dans un instant subir la peine de mort, il me
reste sur ce papier à vous faire des adieux ; combien je suis
peiné à l'idée du ravage, du mal que cela fera parmi vous.
Soyez fortes, chère mère, femme adorée, quant à toi, ma
petite Jeanne chérie, n'oublie jamais ton papa, qui t'adorait,
qui ne vivait que pour vous tous. J'adorais ma femme,
j'aimais ma maison, mon foyer, mon jardin, mes champs,
j'aimais ma mère comme un bon fils, je m'efforçais d'être
juste et complaisant pour tout le monde. J'aurai bientôt
trente-trois ans dans cinquante-sept jours, c'est évidemment
très dur de partir à cet âge, laisser derrière soi tout un passé
de labeur pénible, une femme, un enfant de sept ans, une
mère qui n'a que moi, qui fut déjà brisée dans son affection
en 1914-1918 par la perte de son mari, aujourd'hui, vingt-six
ans plus tard, le même fait se reproduit. Ici, le père ne tombe
plus dans la Marne, mais à sa porte. »*

Jean Ritaine :

*« J'espère pouvoir mourir avec tous les pardons que je
vous demande de la peine que je vous ai faites à tous, encore
l'année dernière quand j'ai quitté la maison pour faire un
soldat ; et pour le vélo, c'est un type de la Milice française
qui est Louis Gorier, qui habite à Angres, et vous ferez le
nécessaire pour le ravoir après la guerre finie ; et je vous
demanderai de bien vouloir écrire à la jeune fille dont je
vous ai donné l'adresse, en lui disant que je vais mourir pour
avoir combattu en Français, qu'elle ait du courage, qu'elle
trouvera encore pour le mariage et qu'elle soit forte comme
vous, en apprenant cette nouvelle. Bien un dernier au revoir
à mes frères et sœur et camarades et à tous et Edouard et
après la guerre, vous ferez les démarches pour avoir votre*

pension de guerre, car j'y ait droit, car je suis franc-tireur de l'armée de résistance. »

Et Julien Hapiot :

« Oui, je suis fier, quand je regarde en arrière, d'avoir suivi le chemin tracé par notre glorieux parti. Et c'est ce passé que les tortionnaires de la police vichyssoise et les bourreaux de la Gestapo m'ont proposé de trahir ; comme si la mort n'était pas beaucoup plus douce que la trahison. Si ces scélérats oppresseurs n'ont pas craint de me déclarer que les communistes sont leurs ennemis principaux, les tortures qu'ils m'ont infligées n'ont fait que renforcer ma conviction que les communistes sont les champions de la lutte libératrice.

« ...Un brave camarade de Roeux, Robert Henri, a été condamné à mort ce matin, pour avoir hébergé un courageux partisan. Son attitude est exemplaire, je lui fais repasser les couplets de la « Marseillaise », car c'est au chant de nos aïeux que nous irons au poteau d'exécution. »

Et Paul Camphin :

« Il ne faut pas nous pleurer, mais élever toujours plus haut le drapeau du combat, vous nous vengerez, camarades. Honneur à vous tous qui nous avez suivis, ceux qui sont morts et ceux qui vont mourir vous disent merci.

« Je vais bientôt quitter ma petite vie de vingt et un ans pour que les enfants de France soient libre et heureux ; je n'ai pas trahi la cause de mon parti, je pars le sourire aux lèvres, la chanson à la bouche, la mort ne me fait pas peur.

« Adieu, camarades Francs-Tireurs, adieu Jeunes communistes. Adieu mon beau parti ; adieu mon beau pays, celui qui va mourir vous salue. »

Et voici que quelques mois après la Libération, ce bloc de dizaines de milliers de mineurs se retourne tout entier sur lui-même, pour passer de la bataille contre la production à la bataille de la production, à

l'appel du Parti Communiste. La France a changé de visage. Mais ceux qui ont lutté au premier rang pour lui arracher le masque du fascisme et de la collaboration sont les premiers à la reconnaître sous ses nouveaux traits. Pas plus à la libération qu'au lendemain de l'invasion, la France ne recommence à zéro. Un même combat continue entre la nation et ses ennemis, qui n'ont changé, souvent, que de nom. Car il ne faut pas oublier que dans la bataille du charbon les mineurs n'eurent pas à se battre seulement contre le charbon. Les grandes victoires d'après Waziers, portant la production moyenne mensuelle de 1.437.000 tonnes en octobre 1944, à 4.108.000 tonnes en 1946, à 4.663.000 tonnes en mars 1947, ces grandes victoires ont été acquises contre les hommes de la trahison, ceux qui avaient échappé au châtiement de la trahison passée comme ceux qui préparaient déjà celle d'aujourd'hui. En face d'eux les mineurs trouvaient les directions collaboratrices maintenues en place, le sabotage organisé de l'exploitation, le travail orienté vers les veines petites et pauvres par ceux-là mêmes qui ouvraient les plus grandes et les plus riches sous l'occupation, le freinage de la production par tous les moyens, en premier lieu la pression sur les salaires. Ils trouvaient ceux qui résistaient le plus longtemps possible à la nationalisation puis commençaient à se servir d'elle aussi comme d'une arme contre les mineurs. Ceux qui accumulaient les obstacles pour les décourager, leur faisant attendre dix-huit mois leur statut, multipliaient devant eux les difficultés matérielles, en maintenant, voire en aggravant la médiocrité de l'appareillage, faisant tout pour accélérer au lieu de l'enrayer la diminution de la main-d'œuvre occupée dans les mines, refusant aux mineurs jusqu'à la force physique d'abattre chaque jour un peu plus du charbon dont la France avait besoin. Et la même poignée de faillis qui devait applaudir plus tard les C.R.S. de Jules Moch était déjà alors, contre la France, contre les mineurs. Le 12 août 1945, le journal « socialiste » du Pas-de-Calais, « L'Espoir » traitait de « jaunes » les mineurs qui se donnaient à l'effort de production pour une France meilleure et, le 19 août, ajoutait : « Va-t-on, sous prétexte du besoin de charbon pour le pays, se lancer à corps perdu dans une aventure insensée ». Quant au journal « socialiste » du Nord, « L'Avenir », il osait, le 17 février 1946, prendre cette position : « Nous avons protesté ici, lors des rassemblements spectaculaires de Waziers et de Valenciennes, contre le bon marché fait par les « sauveurs de la France » de la bonne volonté, de l'esprit critique

des mineurs, et de leur réel désir d'œuvrer au redressement du pays. Nous nous élevons aujourd'hui contre les méthodes de travail préconisées par Lecœur parce qu'elles appellent le retour des mœurs déplorables dont abusent les « compagnies et leurs macas ». Enfin les mineurs faisaient dès cette époque, les premiers, l'expérience des méfaits de cette politique de démission nationale qui devait aboutir au Plan Schuman et au réarmement de l'Allemagne : au fur et à mesure qu'ils développaient la production française, ils voyaient diminuer d'autant, pour maintenir l'équilibre de la misère, les importations de charbon de la Ruhr, qui tombaient de 370 tonnes en janvier 1946 à 217 en juin, 190 en décembre, 129 en février 1947..

Il en est ainsi de chaque bataille des avant-gardes de la classe ouvrière. Elle comporte pour l'avenir, des enseignements, des avertissements, des révélations pour tous. C'est là que se révèlent pour la première fois plus ou moins clairement, des menaces ou des promesses qui valent pour toute la nation.

Ainsi encore la grande grève à laquelle les mineurs prirent part pendant l'hiver de 1947. Leur combat dans la résistance, leur lutte pour la renaissance française, loin d'être en contradiction avec cette grève l'éclaircissent au contraire sous son vrai jour. Les dangers qui résultent pour notre pays de l'enchaînement à la politique américaine apparaissent maintenant beaucoup plus clairement à tous. Mais c'était déjà à ces dangers que faisaient face, dès 1947, les 2.500.000 travailleurs qui défendaient leurs conditions d'existence en luttant pour des revendications dont le seul rappel aujourd'hui, en comparaison à ce qu'est devenu, depuis, le coût de la vie, montre combien ils avaient raison de se sentir menacés, et avec eux les intérêts de toute la nation :

— Salaire minimum de garantie de 10.800 francs avec augmentation correspondante pour l'ensemble des salaires.

— Mesures efficaces contre la hausse des prix et la spéculation.

— Augmentation immédiate de 25 % en attendant la fixation du nouveau salaire minimum de garantie.

— Garantie du pouvoir d'achat des salaires par leur révision périodique et leur adaptation automatique au coût de la vie.

S'il en est parmi ceux qui mesurent aujourd'hui les lourdes conséquences de la marshallisation de la France qui ont pu se laisser prendre alors aux mensonges de la « grève politique », qu'ils fassent un retour en arrière et réfléchissent à la lumière de leur expérience d'aujourd'hui

sur ce que fut cette grève. Ils comprendront mieux ainsi qu'elle allait dans le sens des intérêts de la nation, que la classe ouvrière montrait, comme toujours la première, le bon chemin, parce qu'elle avait éprouvé la première, les effets d'une politique d'abandon de l'indépendance nationale, de soumission à un impérialisme étranger. C'est en effet cette politique qui, déjà, se traduisait par la diminution de moitié du pouvoir d'achat des travailleurs depuis 1945 alors que la production avait doublé. C'est elle qui faisait monter les prix, à la faveur de la « théorie » blumiste du « cycle infernal », de l'indice 398 en juillet 1945 à l'indice 1336 en novembre 1947 pendant que l'indice des salaires pendant la même période s'élevait péniblement de 370 à 650. En ce qui concerne particulièrement les mineurs qui, en même temps qu'ils exigeaient du pain et du lait pour les leurs, se dressaient contre la révocation de Léon Delfosse de sa fonction d'administrateur-adjoint des Houillères nationales, cette révocation contenait déjà en germe tout le programme de ruine de notre industrie houillère appliqué depuis au bénéfice des rois américains du charbon et du pétrole et de leurs adjoints favoris, les magnats nazis de la Ruhr.

Cela est plus clair encore pour la grande grève des mineurs d'octobre-novembre 1948. N'est-il pas vrai que tous les faits, depuis, ont complètement éclairé ce qui fut l'attitude du gouvernement avant, pendant et après cette grève ? Avec l'expérience de la politique de guerre et de préparation à la guerre qui s'est aggravée si rapidement ces deux dernières années, chaque Français est à même de mieux comprendre ce qu'étaient alors les objectifs d'un gouvernement qui avait de telles perspectives.

Ce programme de guerre, le gouvernement savait qu'il ne pourrait le réaliser que contre le peuple. Mener la classe ouvrière, faire reculer sa partie la plus combative, la plus organisée, pour donner à tout le peuple un sentiment d'impuissance devant tout ce qu'on se disposait à lui imposer et qui ne pouvait manquer de susciter sa colère, tel était un des points principaux du plan du gouvernement.

Pour commencer, le gouvernement tentait d'affaiblir par tous les moyens la classe ouvrière des mines. La misère, qui avait un moment tourné le dos quand les mineurs avaient leurs ministres au gouvernement, remettait la main sur les corons, y pesait chaque jour un peu plus. La détresse du peuple minier était si criante que même le dirigeant archi-réactionnaire des mineurs américains, John Lewis, devait

le reconnaître, pendant la grève, dans une lettre à Léon Blum : *« Vous et moi, écrivait-il, sommes anticommunistes. Ce dont les mineurs français ont besoin c'est d'une augmentation de salaires leur permettant d'acheter plus de nourriture. Vous devriez mettre de la nourriture dans les estomacs rétrécis des mineurs français, plutôt que de tirer des balles américaines dans leurs corps mal nourris. C'est une parodie grotesque et inhumaine de la justice sociale que de donner 39 ou 40 dollars par mois aux mineurs français (13.000 francs environ) dans les conditions de vie qui règnent actuellement en France. »*

En attendant la guerre qu'il devait faire aux mineurs dans cet hiver 1948, le gouvernement menait contre eux une véritable politique de guerillas. Sous le mot d'ordre du « charbon à bas prix », il faisait pleuvoir les amendes et les sanctions, sacrifiait les mesures les plus élémentaires de sécurité et d'hygiène. On comptera pour l'année 1948 : 343 tués (un par jour) et 240.415 blessés (près de 700 par jour !) Pour bien mesurer ce que contient ce terme de « sécurité », il faut connaître le danger de ce travail à des centaines de mètres sous le sol, sous la pesée sans relâche de dizaines de milliers de mètres-cubes de pierres et de terre, sous la menace constante du terrible grisou ou du « coup de poussière ». On ne relit pas sans frémir les anciens mémoires sur le travail des mineurs, ou des pages comme celles-ci où M. Schneider, pourtant avec le cœur sec d'un maître des forges, rappelle la façon dont les mineurs de Liège, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, luttaien^t contre le grisou :

« Pour déceler la présence du grisou, chaque jour et de grand matin, deux ouvriers, les Wahieux ou ripasseux parcourent voies et galeries avant la descente des compagnons. La tête couverte d'un sac de toile, le premier s'avance à tâtons, s'arrêtant aux points signalés très dangereux; là il agite des morceaux de toile pour balayer les gaz, « battant et chassant les crouwins qui pourraient être retenus dans les petits coins, pour les faire aller et circuler avec le vent » entraîné vers le buretai. Le suivant à quelque distance, son compagnon examine avec soin la flamme d'une chandelle et l'éteint dès qu'à son extrémité danse la faible lueur bleue qui annonce le danger; il rend alors l'aération plus active en manœuvrant les cloisons mobiles disposées sur

les voies. Quand le grisou s'accumule en certains points des galeries particulièrement difficiles à aérer, le pénitent descend seul, portant une chandelle à l'extrémité d'une longue perche ; sous ses vêtements de cuir, ruisselant d'eau, et la figure protégée par un masque, il rampe sur le sol de la galerie pour enflammer les poches de gaz.

« D'autre fois, s'avançant dans une obscurité totale, il fiche un clou à crochet dans le toit de la voie suspecte, fait passer un cordeau dont il retient les deux extrémités puis il gagne quelque coin où il juge l'air suffisamment pur. Là il attache à l'un des brins du cordeau, une chandelle qu'il allume et, tirant lentement à lui, il fait glisser le cordeau sur le crochet pour amener la flamme au point voulu ou enflammer le grieu; ensuite il lance un coup d'air et remonte à la surface.

« En cas d'alerte soudaine, au cours du travail, chaque mineur éteint sa chandelle, puis à la façon des Wahieux, il agite des morceaux de toile. Dans les incendies les plus graves on tente de « trauer les bagnes », c'est-à-dire de crever quelques poches d'eau repérées à l'avance par les mineurs qui remontent en hâte et bouchent soigneusement bure et buretai. »

Depuis, les méthodes de « sécurité » se sont évidemment améliorées. Mais le danger lui n'a pas changé. Il a même grandi avec la mine. Il est présent partout. Et la politique du « charbon à bas prix » tendait de plus en plus à désarmer les mineurs devant lui. Le 19 avril, un violent coup de poussière frappait au 4 de Sallaumines : 46 victimes dont 16 tués. Partout autour des puits s'alourdissait à nouveau cette atmosphère de catastrophe, de deuil et de colère que chacun qui a poussé dans cette terre retrouve baignant tout au plus profond des souvenirs d'enfance, cette atmosphère qui vous saisit, et ce n'est pas par hasard, dès les premières lignes de « Fils du Peuple » :

« Fils et petit-fils de mineurs, aussi loin que remontent mes souvenirs, je retrouve la rude vie du travailleur : beaucoup de peines et peu de joies. Le coron triste, l'entrée du carreau, le cheminement des mineurs accablés par l'effort

à plusieurs centaines de mètres sous terre, et parfois l'accordéon, la course des « coulonneux » et les flonflons de la ducasse. Sur ce fond monotone et terne surgit, plus intense, plus poignant, le défilé des bâches noires ou vertes marquées de taches foncées, s'allonge la perspective des cercueils de bois blanc, alignés dans les hangars. Je vois des hommes, des femmes, des enfants courir en tous sens, se heurter, se bousculer, revenir, tourner sur place. Des gendarmes gardent des portes contre lesquelles se brise une foule hurlante... »

Et le jour vint où, après ce harcèlement de la misère, de la souffrance et de la mort, le ministre « socialiste » Lacoste s'imagina pouvoir porter le coup de grâce à la corporation minière. Les circulaires et décrets qu'il émit alors contenaient des menaces plus graves encore contre les conditions de vie et de travail des mineurs. Mais Lacoste se trompait en pensant que les « gueules noires » ne relèveraient pas ce défi et donneraient à l'ensemble de notre peuple l'exemple de la défaite et du découragement. Par vote secret 90 % des mineurs se prononcèrent pour la grève qui, commencée le 4 octobre, devait durer 8 semaines.

Le gouvernement avait échoué dans son effort pour paralyser la classe ouvrière par la misère. Il allait poursuivre le même but par les armes et par la terreur. Il allait le faire avec le mépris le plus cynique des intérêts de la France, comme le montre avec évidence, l'énorme différence entre ce qui eut suffi pour satisfaire les revendications des mineurs et ce qui fut perdu ou dépensé pour repousser ces revendications. La résistance des mineurs lui apparaissait le verrou de sûreté qu'il fallait faire sauter à tout prix pour ouvrir toutes grandes les portes à notre pays, sous les yeux d'un peuple vaincu et découragé, à la politique de guerre inspirée par Washington : en particulier débarquements et transports d'armes américaines en France, livraison notamment des ports de Bordeaux et de La Pallice aux Américains pour qu'ils y déchargent les tanks et les canons destinés à la nouvelle Wehrmacht; mobilisation des Français en piétaille d'avance sacrifiée dans l'armée atlantique, aux côtés des bourreaux d'Oradour et de Buchenwald, sous commandement américain. Pour atteindre à un tel but, aucun moyen ne pouvait lui paraître trop barbare. Moch, ministre de l'Inté-

rieur, n'hésitait pas à parler de « l'étendue des territoires occupés », ces corons misérables que sillonnaient ses chars et ses autos mitrailleuses, où patrouillaient ses C.R.S. casqués, mitraillette en bataille, masque à gaz en bandouillère, grenades lycrymogènes et autres prêtes à servir. Trois mineurs tués, des centaines de blessés, des milliers d'arrestations; le futur ministre de la Guerre se faisait la main sur la chair du peuple de France, mettait à l'épreuve sa conception de l'armée atlantique.

Beaucoup, dès lors, comprirent que cette lutte des mineurs concernait toute la nation. Les hommes qui, « levés avant le jour » défendaient leurs puits, les poings nus, contre les C.R.S. leurs chiens et les tanks qui les appuyaient, se battaient ainsi déjà aux avants-postes de la paix. Et c'est parce que la nation pressentait tout ce que cela engageait de son avenir que la population tout entière des villages miniers soutenait ces hommes, que 25.000 familles de toute la France recueillaient les enfants de grévistes, que 600 millions de francs étaient rassemblés dans tous nos départements pour les aider à « tenir »... Avec le recul du temps, ce caractère hautement national de la grande lutte des mineurs s'impose mieux encore à tous, au moment où l'on ferme les mines françaises en fonction du plan Schuman, où l'on saborde notre industrie houillère, où l'on entreprend de disperser la corporation minière pour mettre notre pays toujours plus sous la dépendance de l'étranger. Enfin au fond de la confiance dans la possibilité de sauver la paix qui anime aujourd'hui des millions de Français, comme au fond de l'inquiétude des gouvernants indignes devant cette union et cette action pour la paix qui se renforcent chaque jour, le souvenir de ce qu'ont fait les mineurs tient une grande place. Un Jules Moch mesure par là ce que peut être la riposte de tout un peuple face à la guerre. Et tous les amis de la Paix sont plus forts de cette certitude de leur force que l'exemple des mineurs a contribué pour beaucoup à leur donner.



MAIS qu'est-ce que tout cela a à voir avec la peinture ? vont dire les coupeurs de cheveux et de tableaux en quatre (contenu, sujet, forme, talent). Beaucoup plus qu'ils ne croient. Une critique qui s'exercerait, sur une expérience comme celle de Fougeron, à partir d'autre chose que de tels problèmes, de telles conclusions, ne

serait pas digne de cette expérience elle-même. Les critiques bourgeois ont la spécialité de rechercher d'abord des insuffisances sur d'autres bases, dans une autre direction; une telle critique ne peut qu'être suspecte. La forme même, si elle présente des imperfections, c'est en premier lieu d'un tel point de vue qu'il faut en juger, à l'épreuve par exemple d'une question comme celle-ci : « Reflète-t-elle ce caractère national des problèmes et des luttes évoqués ? Contribue-t-elle, elle aussi, ou non, à le rendre sensible, pas seulement aux mineurs, mais à tous ? »

Et précisément, le seul fait qu'une œuvre engage à poser, de façon si nouvelle, pressante, provoquante, pour certains scandaleuse, de tels problèmes, le seul fait qu'un peintre montre assez d'envergure et de force pour les embrasser, place cette œuvre et ce peintre, leurs défauts et faiblesses y compris, sur un plan supérieur. Fougeron n'est pas le seul à aller dans cette direction. Mais il vient de faire, avec l'aide des mineurs, un grand pas en avant. Alors, avance encore Fougeron ! C'est ainsi qu'on crée le mouvement. Sans mesurer au piétinement des enjôleurs ou des réformistes de l'ancien ta démarche d'explorateur du nouveau monde.

**LE PAYS
DES MINES**



André FOUGERON en compagnie de
Léon DELFOSSE, secrétaire de la
Fédération Régionale des Mineurs du
Nord et du Pas-de-Calais.

Pl. 1. — LE MINEUR

... le plus grand mystère qui soit, celui de ces valeurs avancées, toutes neuves, jamais encore atteintes, qui affleurent, selon l'expression si utile de Laurent Casanova, du mouvement même des masses, ce mystère d'un genre nouveau qui est un des foyers ardents du romantisme révolutionnaire (page 15).





Pl. 2. — « LA TRIBUNE »

...ces choses communes, ces objets quotidiens, les outils, le flacon vide de son café froid, le briquet, le journal qui les enveloppe, la lampe, la barette, simplement, sans commentaire, sinon que le seul fait de les peindre leur redonne leur sens oublié (page 12).

Pl. 3. — TRIEUSE

...comment rien de la vie d'aujourd'hui, rien qui touche le cœur ou la raison, n'échappe à ces miroirs transparents que sont les visages, ceux surtout que met en valeur la lumière noire de la lutte (page 16).

fougeron
50





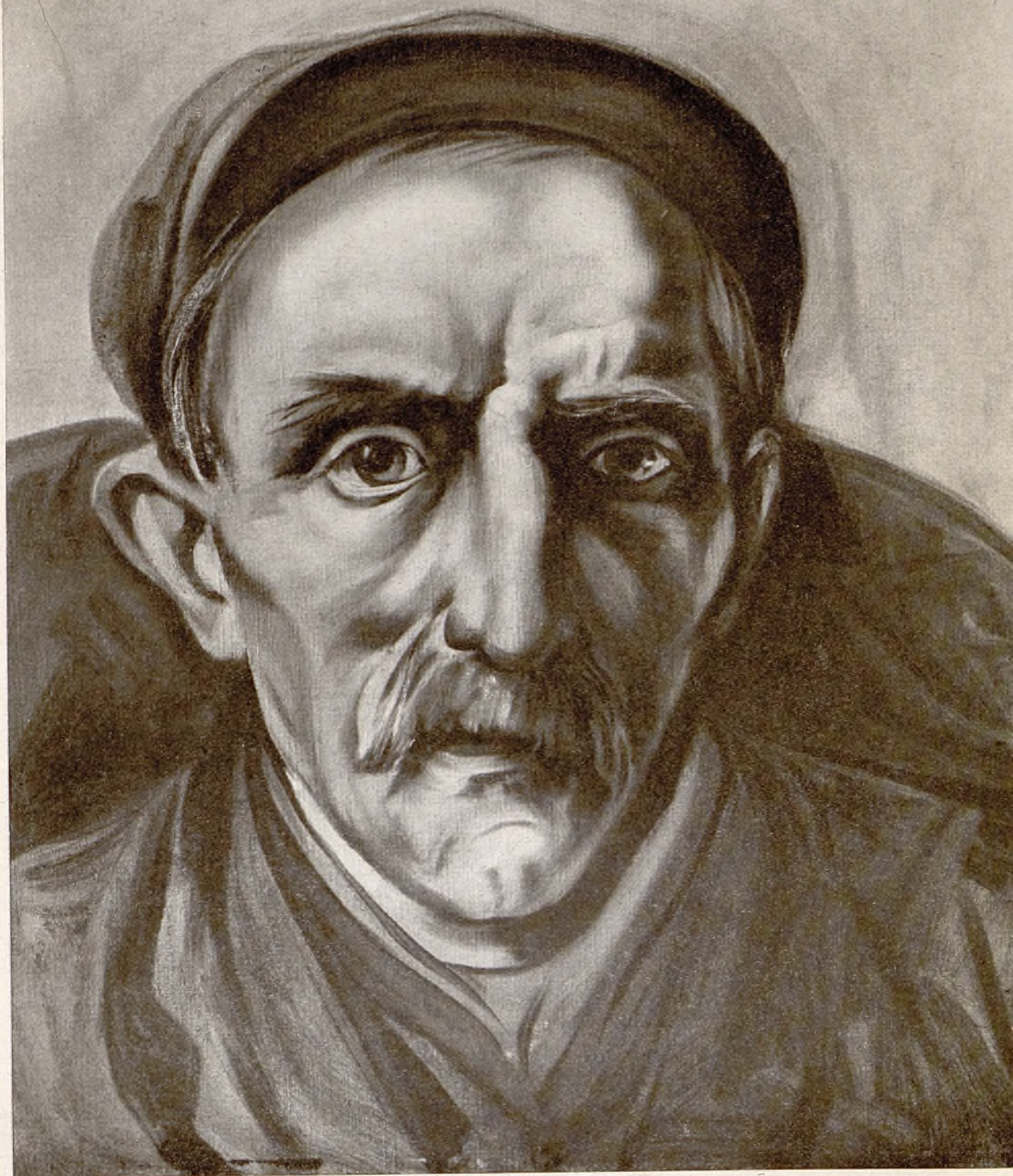
Pl. 4. — PAYSAGE

Il fallait une singulière audace, une singulière confiance plutôt dans la fécondité du nouveau réalisme, pour s'en aller pendant 6 mois planter son chevalet au milieu de ceux des puits, dans ce pays gris si peu aimé des peintres, à peine défriché... (page 9).

Pl. 5. — ESQUISSE POUR « LE PENSIONNE »

...à la lumière de ces regards, posez-vous quelques questions sur les problèmes que vous voudrez, même sur ceux de la peinture si ça vous chante, ou sur vous-même, pourquoi pas ? Vous verrez que b'en des choses prendront pour vous d'autres traits (page 16).

Younger
50



Pl. 6. - LE PENSIONNE

Ces visages veulent dire quelque chose. C'est peut-être pour cela qu'ils vous regardent si inhabituellement en face (page 16).



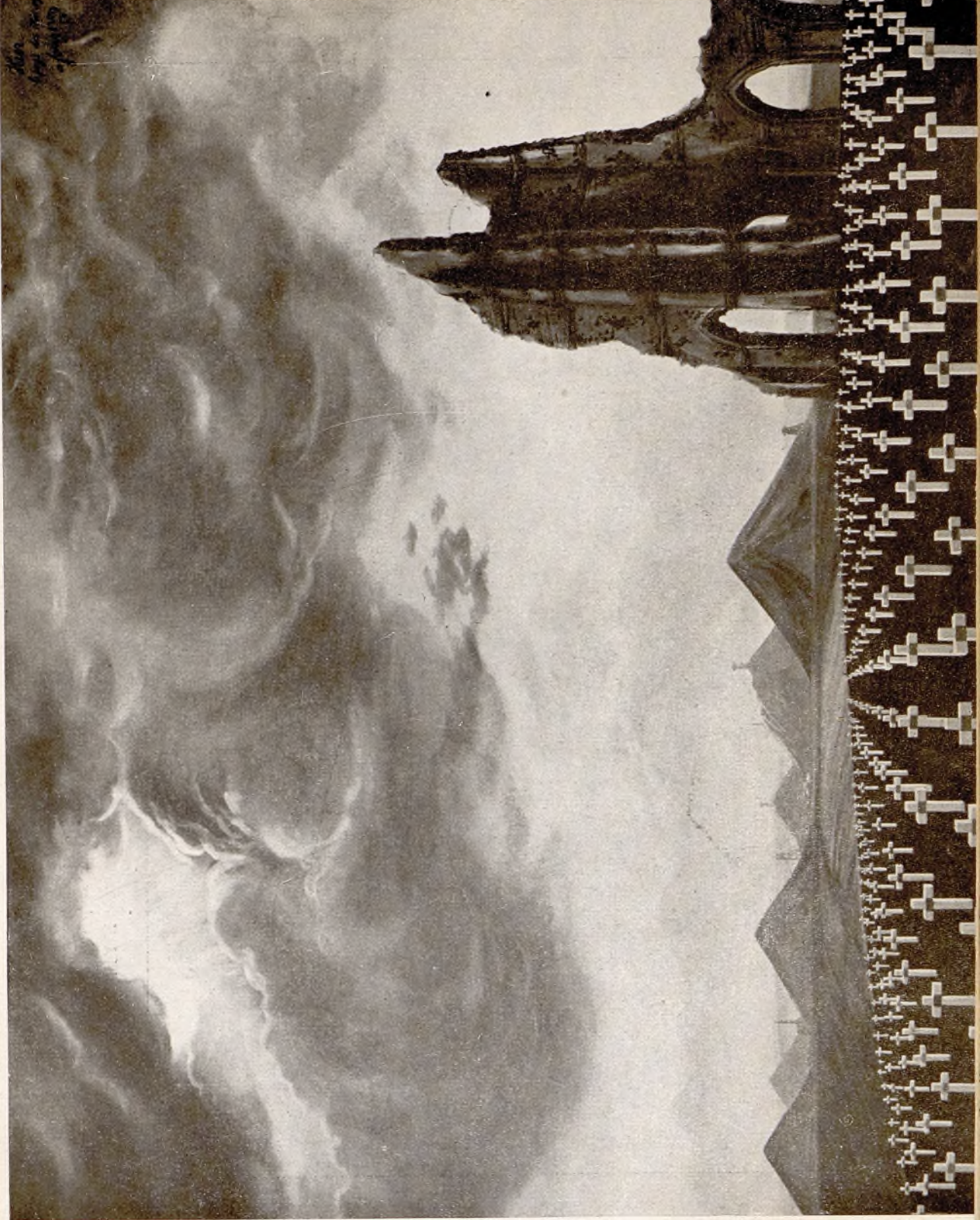


Pl. 7. — **DESSIN POUR « TERRES CRUELLES »**

*On comptera pour l'année 1948 : 343 tués (un par jour)
et 240.415 blessés (près de 700 par jour !)*

Pl. 8. — **HIER**

*Et la guerre. Le sol ici est comme un lit de torrent un
moment à sec qu'aux mauvaises saisons elle emprunte
comme naturellement (page 18).*





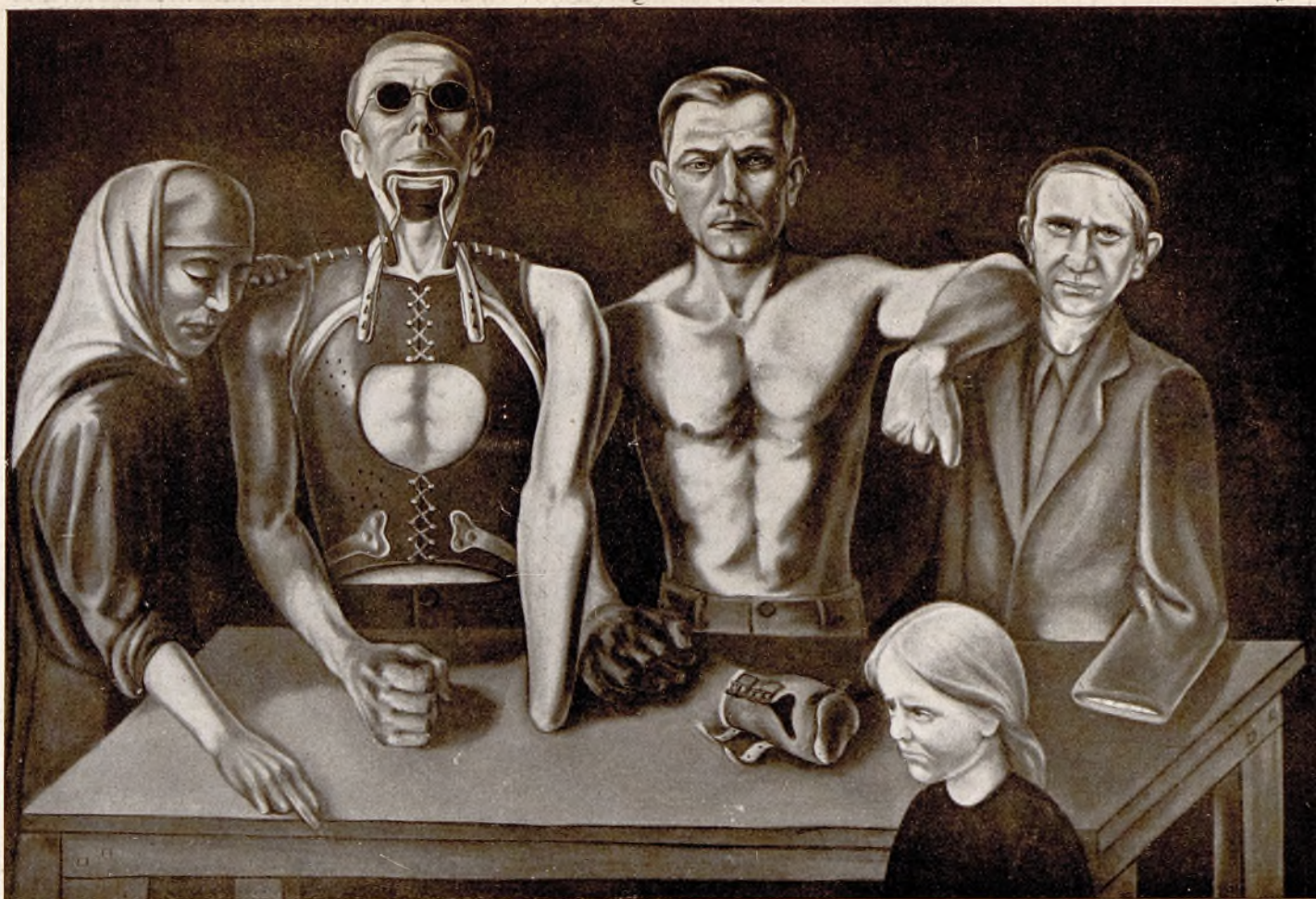
Pl. 9. — **LES COQUELEUX**

*Cette ducasse de couleur des deux coqs
dans la grisaille du pays noir... (page 19).*

Pl. 10. — L'ATTENTE

...ces pigeons blancs, et ce mineur plein de ciel bleu, qui prend de la hauteur dans cette pureté éblouie de ceux qui fixent le ciel, ils accusent aussi, en référence aux tableaux voisins (page 19).





Pl. 11. — **LES JUGES**

... ce tableau ne sera jamais assez laid pour dire en cinq figures les centaines de milliers d'atroces blessures, de vies brisées, de cœurs broyés ; ses couleurs ne grinceront jamais assez les unes contre les autres pour nous faire dire « assez ! » ; puis « ai-je fait assez moi, contre ça ? » (page 20).

Pl. 12. — TERRES CRUELLES

Partout autour des ruits, s'alourdissait à nouveau cette atmosphère de catastrophe, de deuil et de colère, que chacun qui a poussé dans cette terre retrouve baignant tout au plus profond des souvenirs d'enfance... (page 29).





Pl. 13.

DESSIN - LA RENTREE DU POSTE

Pl. 14. — **DÉFENSE NATIONALE**

Les hommes qui, « levés avant le jour », défendaient leurs puits, les poings nus, contre les C.R.S., leurs chiens et les tanks qui les appuyaient, se battaient ainsi déjà aux avant-postes de la paix (page 31).

...la lumière brutale de ces dures batailles des mineurs éclaire autrement que le jour vide des salles d'exposition, aussi bien le coulonneux que la petite fille, aussi bien le pensionné que les coqueleux ou les paysages ! (page 20).





